

Traduire Quelle entreprise!

Mériem MOUSSAOUI

Université d'Oran

*Traduire Quelle entreprise!
Cela n'est pas possible et pourtant cela est¹*

Resumen:

La multiplicación de métodos y pensamientos acerca de los estudios de traducción refleja un mayor interés en las cuestiones contemporáneas de la traducción: sus métodos, sus significados, su diversidad, sus implicaciones y su impacto en el plan lingüístico, cultural y social. Uno también podría preguntarse acerca de este renovado interés: No es el signo, a través de la comunidad científica, de la falta de herramientas conceptuales para pensar y reflexionar sobre la relación el hombre con el lenguaje? Sea lo que sea, la traducción es movilizado de forma explícita, está en relación con el contacto de lenguas y el diálogo cultural. Todo ello en la perspectiva de implementar la interculturalidad, desplegar el proceso de la globalización y crear una ética de la traducción.

Résumé:

La multiplication des méthodes et des réflexions autour de la traduction et la traductolo-

gie témoigne d'un intérêt accru pour la problématique contemporaine de la traduction: ses modalités, ses significations, sa diversité, ses répercussions et ses conséquences sur le plan linguistique, culturel et social. On pourrait d'ailleurs s'interroger sur ce regain d'intérêt: n'est-il pas le signe, à l'échelle de la communauté scientifique, d'un déficit d'outils conceptuels pour penser et rendre compte de la relation de l'homme à la langue? Quoi qu'il en soit, traduire est explicitement mobilisé en liaison avec le contact des langues et le dialogue culturel, et dans la perspective de déployer l'inter-culturalité et la globalisation et dans le but de créer une éthique de traduction.

Introduction:

Parler de la traduction sans en avoir fait l'expérience, nous semble vain et sans intérêt. Car la langue, même scrupuleusement décrite et analysée, garde son secret², on y accède vraiment qu'en la pratiquant. De l'extérieur, on comprend tout, sauf l'essentiel, qui n'est pas pour autant caché, mais indicible, intraduisible, infranchissable. Aussi nous avons choisi dans cet article de citer une série de cas-exemples, qui a pour tâche d'illustrer que traduire n'est pas aussi simple qu'il ne paraît, car il s'agit là de deux systèmes, voire plus (avec sa propre langue ou celle des autres 'altérité') ou avec les autres, que traduire, c'est bien autre chose qu'une

simple translation d'un système à un autre. Elle renvoie à des dimensions multiples et diverses, à la fois intimes et sociales.

Ce que Traduire veut dire:

L'entreprise de la traduction, orale soit-elle ou écrite est très ancienne, aussi ancienne que la parole et l'écriture. « *Les ethnologues n'ont guère rencontré de tribu si isolée qu'elle n'ait de contact avec une autre langue différente et ne comporte en son sein quelques locuteurs bilingues* »³. La traduction ou plutôt le métier de traducteur était un héritage qui se transmettait de père en fils. Le traducteur/interprète a de tout temps, était l'hôte privilégié des cours et des *diwans*. Il avait le rang de prince.

Les temps modernes, conscients des enjeux de la langue, et de son importance, lui ont réservé une place plutôt nuancée : C'est tantôt le traditionnel « *traductore-traidor* », tantôt le médiateur culturel, le passeur, « *le faiseur des ponts verbaux* ». Pour Biancotti, c'est « *le sujet échangeur entre les langues* », « *le contrebandier des langues* ».⁴

La trajectoire de la traduction est édifiante et riche d'enseignements; pendant très longtemps elle est restée intuitive, empirique, artisanale, dépourvue d'un protocole théorique rigoureux, fondée sur des conceptions archaïques de philosophie. Aujourd'hui

nous sommes loin de « *l'opération traduisante* », et à « *l'art de traduire* » ; la traduction comme la traductologie font désormais partie des programmes universitaires. Jean Charles Vegliante dans son article intitulé *Traduire une pratique-théorie*⁵ affirmait que: « *Le temps des arts de 'traduire' plus ou moins innés, toujours ineffables (mais souvent accompagnés d'abondantes notes du traducteur), le temps des déchirements entre laborieux mot à mot et belles infidèles dont parle Georges Mounin est bien passé. La traductologie a conquis une place, sinon sa vraie place, parmi d'autres matières d'enseignement littéraire, linguistique et de culture (civilisationnel), plus largement et (autrement) qu'en tant qu'apprentissage et 'technique' d'écoles d'interprétariat et de traduction... des ateliers de réflexions et traduction existent depuis une vingtaine d'année* ».

Traduire dans son acception la plus courante signifie transposer un texte dans une autre langue, ce qui se rapproche alors au sens étymologique: faire passer un texte d'une langue à une autre. La question qui reste posée est : doit-on traduire du mot à mot en sachant que « *les mots ne peuvent être que dans leur contexte, dans leur langage* »⁶ ou rendre le sens par un autre.

Pour Humberto Eco traduire: « *c'est dire presque la même chose* »,⁷ puis plus explicite, il

ajoute que l'acte de traduire revient : « *à comprendre que le système intérieur d'une langue et la structure d'un texte donné dans cette langue et construire un double du système textuel qui[...] puisse produire des effets analogues chez le lecteur* »⁸. Mais force est de constater que d'une langue à une autre « *le corps change* ». Car ce qui rend l'entreprise difficile, c'est l'objet même de la traduction, c'est-à-dire la langue et plus particulièrement ces mots à résonnance culturelle qui font la particularité/spécificité et donc du plaisir de dire dans cette langue: « *Je ne suis pas le même selon la langue que je parle. Je lis en français, je travaille sur des textes anglais mais j'ai toujours aimé en espagnol. Pour moi, cette langue est le vieux substrat de la passion* »⁹ Toute langue a différents niveaux (dénotation/connotation) et tout mot, même inséré dans un réseau de communication, reste polysémique, il garde cet halo fait d'harmonies et d'associations mentales. Et ces connotations culturelles ne sont pas toujours transférables.

J.M Zemb dans son article « le même et l'autre »¹⁰ expliquait que l'universalité du sens et la relativité des systèmes rendaient la traduction possible et nécessaire, mais le problème pour lui n'est pas la complexité de l'opération, mais l'infini complexité du produit, c'est-à-dire, le texte traduit et la question était dans qu'elle mesure le texte traduit (texte cible), ne détruit pas le texte original (le même-source).

L'équivalence sémantique, toujours selon l'auteur est la mesure de la traduction. En effet, selon le même auteur, deux mots peuvent être considérés comme équivalents lorsqu'ils présentent le même éventail de significations, les mêmes dispositions d'assemblages, à la collocation ou encore les mêmes valences. Or nous savons tous que dans une seule et même langue, il est difficile de trouver des mots équivalents qu'en est-il quant-il s'agit de deux systèmes différents?

De la difficulté de l'entreprise:

Dans notre démonstration de la difficulté voire l'impossibilité de la traduction, nous citerons le cas de *Kalam* et *Dahr* chez Fethi Benslama dans *la nuit brisée*¹¹. A Khatibi et le mot *divan*¹²; Jean Pierre Warnier et *Commodity* dans son introduction de l'ouvrage collectif publié sous la direction de A. Appadurai. Puis nous aborderons les exemples pris de la langue parlée.

Des mots, des vecteurs et des mediums

Dans « **nuit brisée** », l'auteur, pour alimenter l'illisibilité du -Livre- s'attarde sur la polysémie d'un certain nombre de mots en langue arabe entre autre le mot [*kalam*]

Kalam, mot arabe équivaut à paroles, mot [*taka-lama*] = 'il a parlé'.

Kalam selon l'auteur, signifie blesser, infliger une blessure avant de se réduire à: proférer un mot.

Plus loin, il aborde le mot [*dahr*]: être de dos, mais insiste sur le fait que [*dahr*] appartient à la racine D.H.R qui selon *Lisân al- arab* signifie paraître, apparaître, être évident et clair, produire quelque chose, faire voir, simuler, divulguer manifester. etc.¹³

A. Khatibi, lui, dans *Transitions* (Paris, Avril 1981) s'attarde sur le mot *Divan*, le suit dans son long périple et en retrace la trajectoire:

Diwân [*diwân*] en langue arabe, dérive de *dawwana* (verbe): composer un registre, enregistrer son nom.

Certains dictionnaires signalent ses différents sens à savoir:

Registre, bureau, ministère, cadastre, chancellerie, secrétariat, recueil de poèmes. D'origine persane, les historiens affirment qu'en adoptant le système bureaucratique persan, le Khalife Omar, dès le début de l'Islam en a adopté aussi une partie de son lexique, dont le mot *diwân*.

Dans les langues européennes, le français en l'occurrence, le mot *diwân* revêt une double signification: divan et douane.

De l'étymon « *divâne* », au terme actuel « *divan* » et de son usage en psychanalyse, il n'y a qu'un

vague et lointain souvenir. Ceci pour dire que le transfert d'une langue à une autre, ou plutôt les mots durant leurs périples acquièrent d'autres sens, et souvent se voient dépourvus de leurs sens premier. Même problème pour Jean-Pierre Warnier, pour la traduction du mot '*commodity*' dans le texte d'Arjun Appadurai¹⁴. Le traducteur affirme que: « Ce texte d'Arjun Appadurai ne pose guère de problème de traduction, sauf pour un mot, celui de «*commodity*».

Comme l'indique l'auteur, le mot *commodity* désigne tout bien ou service mis en circulation entre des partenaires, quelles que soient les modalités de la circulation (don, troc, échange marchand, ou même tribut, pillage, vol). Cette catégorie est donc beaucoup plus englobante que celle de «marchandise» qui, dans la langue française, désigne des biens et des services mis en circulation dans le cadre de l'échange marchand.

L'auteur: «*j'induirais donc un contresens si je traduais systématiquement commodity par 'marchandise 'sans autre forme de procès* ».

Il s'ensuit qu'au fil de l'argumentation d'Appadurai, on assiste à un glissement sémantique du terme *commodity*. Au début de son essai, ce mot désigne toute chose qui circule (bien, personne, service, etc.). A partir de la page 14, il désigne toute chose mise en circulation pour autant qu'elle intègre

certaines au moins des caractéristiques de la marchandise.

Memmés A, dans « **Interculturalité et signification** »¹⁵ faisait remarquer que, à chaque fois qu'il y avait irruption dans le texte, de ces mots venus d'ailleurs, l'auteur se sentait comme obligé de donner de longues explications, dont le but est de familiariser le lecteur avec une réalité nouvelle sans pour autant arriver à retransmettre le sens du mot exact.

La difficulté de la traduction apparaît encore plus difficile au niveau de la langue parlée. Nous savons par définition que toute langue parlée est un conglomérat de constantes et de variantes, et à l'intérieur d'une même langue, de cet assemblage de langues, nous sommes tous plus ou moins multilingues, nous maîtrisons différents registres: familier, châtié, vernaculaire, l'argotique, la norme. Nous passons d'un style à un autre sans faire aucun effort:

« Nous avons tous été élevés en plusieurs langues (variété, parlers, dialectes lexiques familiaux), à tout le moins dans une diversité de langage et de discours, une diversité de réalisations et d'usages qui « excède » l'objet décrit par le grammairien, le linguiste ou le lexicographe[...] Sujet multi style ou sujet multilingue, chaque être parlant s'inscrit dans une logique de traduction »¹⁶.

Chaque variante est porteuse d'un indice socio-culturel et un éventail de connotations. La traduction dans ce cas ne peut se limiter à un simple transcodage d'un mono-système dans un autre mono-système, elle se doit de retransmettre le sens exact- l'équivalence entre deux poly-systèmes complexes – entreprise, répétons-le difficile à atteindre.

Dans « l'hispanisme incidence lexicale ou legs culturel », nous avons abordé la traduction dans la langue parlée, nous nous sommes attardés sur les mots :

Pavo (hispanisme)- *dindon* (gallicisme)- *dik-erroumi* (mot arabe)

Zerga= 'brune' - *morena* (hispanisme)

*Kadar- mektub- ezhar*¹⁷, les exemples abordés ont démontré que l'équivalence comme la synonymie pouvaient induire à un contresens ou à un malentendu.¹⁸

Faut-il traduire?

Suite à ces exemples, on est tenté de se poser la question suivante: faut-il traduire?

- au risque de déformer le texte de départ, enlever la magie de la langue, l'écorcher de son esthétique?

Traduire comme nous l'avons mentionné au début, signifie « *faire passer d'une langue à une autre* »¹⁹, cependant, les exemples que nous avons

cités, *commodity* comme *divan*, nous interrogent sur tout d'abord **le choix du mot, puis la responsabilité du traducteur et sa relation avec la langue.**

- Le choix des mots

Que ce soit la langue écrite ou la langue orale, les mots sont chargés de symbolisme, de représentativité et d'une intentionnalité destinée à imposer l'idée d'un contenu, d'une valeur que la traducteur peine à retransmettre dans la langue d'accueil. Pour Vegliante: « *Il s'agit là d'expressions utilisant jusqu'à la limite de la virtualité de la langue, sa 'pensée' et non de simples connotations qui seraient propres à un seul scripteur quasiment idiolectales ou néologiques* »²⁰

Ceux qui en usent, les ont choisis non pas de façon arbitraire, mais parce qu'ils les considèrent comme des images- références, des repères évocateurs qu'ils souhaitent renvoyer d'eux-mêmes. (Exemple de *divan* et *kalam*).

Le sens ou plutôt les sens restent évidents tant que la culture qui les utilise demeure isolée. Ce qui les change (ils acquièrent des sens ou s'en voient dépourvus) c'est le contact avec les autres cultures, les autres langues dans le même espace, l'usage (qu'on en fait) et le temps (qui altère parfois). Le travail du traducteur peut s'avérer fallacieux, s'il

croit qu'un terme un élément que l'on retrouve identique dans un texte du siècle passé et dans un texte actuel peut revêtir le même sens dans les deux cas. Les mots sont apparentés²¹, mais revêtent des sens divers, selon les époques, les espaces et les cultures.

- La responsabilité du traducteur

Dans **Tours de Babel**, Derrida analyse le texte de Walter Benjamin « **La tâche du traducteur** »²² et voit dans l'acte de traduire une responsabilité, une obligation, une dette. « *Rien n'est plus grave qu'une traduction* ». Et c'est cela que Warnier met à jour dans sa note de traducteur, il justifie sa propre traduction. Pris dans une impasse, il ne peut rendre *commodity* par le terme *merchandise*, jugé trop réducteur mais, rattrapé par le glissement sémantique, il doit composer, s'expliquer, justifier un choix, une primauté sur d'autres usages. Le signe linguistique étant arbitraire, le choix d'un mot est une négociation permanente, tacite, contractuelle parfois conflictuelle.

La fragilité voire hésitation (cas de Warnier) que nous avons noté quant à la traduction, exige de repenser la relation entre les langues et leurs acteurs qui les pratiquent, c'est-à- aux notions et aux cultures qui les véhiculent.

Et avant d'entreprendre une traduction, voir la façon dont les individus -auteurs des textes-*sont dans* leur langue.

De la nécessité de traduire:

Traduire un texte d'une langue à une autre, revient à communiquer/dialoguer dans la langue de l'autre, c'est s'insérer en terrain étranger, c'est-à-dire dans une dialectique de l'altérité, de la différence et de l'échange. C'est en effet communiquer dans la langue de l'autre au double sens du terme.

Communiquer avec l'autre dans sa langue-étrangère pour le traducteur-mais communiquer aussi au moyen de celle-ci, c'est - à-dire se l'approprier, la faire sienne, la modeler d'une certaine façon pour en faire usage, son action en plus de modifier l'original, a un impact sur sa propre langue et sur la langue de traduction. Ainsi la synonymie, l'équivalence son importance ne peuvent suffire. Le mot revêt des valeurs sociétales, son usage n'est pas arbitraire, il est révélateur d'une représentation, d'un dispositif dans le quotidien comme dans les imaginaires.

La traduction, malgré les difficultés qui l'entravent reste nécessaire, indispensable même dans le monde qui nous environne, qui nous entoure, auquel nous apportons notre marque et qui devient nôtre. Traduire c'est le propre de tout être sociable,

s'en abstenir, ressemble à une autosuffisance, un repli sur soi-même, un manque, une impossibilité à être pleinement soi, dans la disponibilité que requière l'échange, l'interculturalité et l'ouverture.

Notes:

1- BORGES Jorge-Luis: Le livre de sable, Ed. Gallimard, 1978, PP. 136-142.

2- Les générativistes distinguent entre les locuteurs-natifs (langue maternelle) et les apprenants (langue apprise donc langue seconde ou étrangère. Ils rendent ce distinguo par compétence/performance.

3- « *Les recherches en Ethnologie révèlent que des traités signés entre les Hittites et l'Égypte pharaonique rédigés en deux langues ont été retrouvés. Ils ont plus de trois milles ans* ».

Voir Encyclopédia Universalis, Corpus 22, 1992, Paris, P. 829.

4- BIANCOTTI, cité par PRIEUR, Jean –Marie en « *Contact de langues et positions subjectives* » en Langage et Société, n°116, juin 2006.

5- Pour plus de détails, voir l'excellent article de: Jean Charles VEGLIANTE (2002) EUTROPIA n° 2, Revue de l'Ambassade de France à Rome.

6- POPOVICI, Alexandra: Walter Benjamin: un legs universel ou à titre particulier en Actes du colloque sur le legs benjaminien. Pensée critique et histoire après Walter Benjamin, 2005, Konstellation Bloc-notes de la pensée littéraire.

- 7- ECO, Umberto: Dire quasi la stessa cosa, esperienze di traduzione, version française: C'est dire presque la même chose, Editeur Grasset, 2007.
- 8- Expression empruntée à Derrida.
- 9- Noël, cité par Prieur, op.cit.
- 10- ZEMB, Jean-Marie: « le même et l'autre », en Langages, 1972, V7, n° 28, PP. 87-101.
- 11- BENSLAMA Fethi: Nuit brisée, Ramsay, Paris, 1988, 219 pages.
- 12- KHATIBI A, « *Histoires généalogiques du mot 'divan'* » en Transitions, Paris, Avril 1981.
- 13- Voir étude plus détaillée de Martine MEDEJEL, et A. CHEDDADI « *Vivre l'irrationnel* » en Signes du temps, Revue scientifique et culturelle, n°6, Rabat, Mars 1989.
- 14- Voir la note du traducteur à la fin de l'article.
- 15- MEMMES, A: Interculturalité et signifiante: Littérature Maghrébine de langue française: Signifiante et Interculturalité, Rabat, Ed Okad, 1992.
- 16- PRIEUR, Jean-Marie; « *Contact de langue et positions subjectives* » in Langages et société, n°116, juin 2006.
- 17- Les exemples abordés ont démontré que l'équivalence pouvait induire à un contresens ou à un malentendu.
- 18- MOUSSAOUI, M: « *L'hispanisme, incidence lexicale ou legs culturel ?* » in Insaniyat, Revue Algérienne d'Anthropologie et des Sciences Sociales, n° 23-24, Juin-janvier 2004.

- 19- Dictionnaire Larousse illustré, Dictionnaire encyclopédique pour tous, Paris, 1984.
20- VEGLIANTE, J.C: op-cit.
21- Problème des faux-amis, entre les langues apparentées comme l'espagnol/français.
22- BENJAMIN, Walter, « *la tâche du traducteur* » dans Œuvres I, Gallimard, Folio, Paris, 2000, P.249.

Note du traducteur:

Le présent essai, traduit par Jean-Pierre Warrier, constitue l'introduction de l'ouvrage collectif publié sous la direction d'Arjun. Appadaurai: Les marchandises et les politiques de la valeur 1986, PP. 3-64. Voir Sociétés politiques comparées, N°11, janvier 2009.

Comme l'indique l'auteur, le mot *commodity* désigne tout bien ou service mis en circulation entre des partenaires, quelles que soient les modalités de la circulation (don, troc, échange marchand, ou même tribut, pillage, vol). Cette catégorie est donc beaucoup plus englobante que celle de « marchandise » qui, dans la langue française, désigne des biens et des services mis en circulation dans le cadre de l'échange marchand.

L'auteur « *j'induirais donc un contresens si je traduais systématiquement commodity par « marchandise* » sans autre forme de procès. Comme je l'ai indiqué dans mon texte sur « Les politiques de la

valeur », Appadurai se range à l'approche d'Annette Weiner, pour qui le clivage le plus structurant des rapports humains – tant sociaux qu'économiques – ne se situe pas entre deux formes de circulation des biens et des personnes – à savoir le don et le marché –, mais entre les biens inaliénables d'une part et les biens aliénables d'autre part, quelle que soit la forme prise par leur circulation. » Commodity dans le texte de A. Appadurai tient à l'organisation de la parenté, et non à l'organisation économique.

En bref, filiation (transmission verticale) et alliance matrimoniale (circulation horizontale) sont les deux dimensions fondamentales de ce que l'on appelle maintenant le « lien social », à égalité, et de manière systémique.

Appadurai estime que la valeur des *commodities* se détermine par la rencontre et la confrontation des désirs des protagonistes dans l'échange. Il en résulte que toutes les *commodities* partagent certaines des caractéristiques de la marchandise, que ce soit la compétitivité, l'intérêt, ou le calcul des sacrifices que chacune des parties en présence est prête à consentir pour que la circulation ait lieu.

Il s'ensuit qu'au fil de l'argumentation d'Appadurai, on assiste à un glissement sémantique du terme *commodity*. Au début de son essai, ce mot désigne toute chose qui circule (bien, personne, ser-

vice, etc.). A partir de la page 14, il désigne toute chose mise en circulation pour autant qu'elle intègre certaines au moins des caractéristiques de la marchandise.